

Deno's Restaurant

Jocelyne Gervais

Volume 29, Number 5 (173), October 1987

Ces lieux qui nous habitent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31177ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gervais, J. (1987). *Deno's Restaurant*. *Liberté*, 29(5), 8–12.

JOCELYNE GERVAIS

Deno's Restaurant



Je n'avais jamais mis les pieds ici auparavant. Il aura fallu cette promenade de fin d'hiver où j'avais décidé de descendre la rue Saint-Denis vers le fleuve. Selon mon habitude lors de telles promenades, mon regard glissait lentement sur les façades-écrans colorées et théâtrales de la rue. Mais dès que j'eus franchi la rue Sainte-Catherine, une ombre, une tache plutôt, vint perturber ma vision: un édifice d'aspect insolite se haussait angle sud-est de la rue Saint-Denis et du boulevard Dorchester. L'apercevant de plus près, j'en demeurai bouche bée, saisie malgré moi par une sorte «d'émotion inesthétique». Devant moi s'affichait un immeuble de quatre étages impitoyablement défiguré, atrophié, puis rafistolé. Le résultat était incroyablement malheureux et je dus rester là un long moment ne pouvant que constater le massacre.

Vouloir caractériser l'allure générale de ce bâtiment s'avérait quasi impossible tant il était nourri par toute une brochette de citations stylistiques plus ou moins définies. Dans son accoutrement bizarre, il défiait ouvertement les règles de l'harmonie des formes et des matériaux. La lourdeur antique ainsi qu'une certaine sévérité carcérale émanant de l'ensemble avaient été impitoyablement violées par l'insertion d'éléments disparates, plus «modernes», qui le tournaient en ridicule. C'était un bâtiment rompu, divisé, fatigué. Entre les étages et le rez-de-chaussée, entre la sombre massivité du haut et l'étrange légèreté du bas se trouvait le point de rupture.

J'avais devant moi une pièce d'architecture à la dérive, moitié fantôme, moitié fantoche.

Piégées, enserrées par un rez-de-chaussée farfelu et par un dernier étage aménagé dans des combles mansardés, les façades des second et troisième étages avaient conservé leur parement de pierre grise en bossage brut, ce qui témoignait encore, quoique bien timidement, d'une certaine beauté rudimentaire. Ici, s'agrippaient des vestiges d'une grammaire architecturale éclectique empruntant à divers styles des motifs tout à la fois subtils et grotesques: fenêtres aveugles couronnées de larges arcs en plein ceintre dessinés par la pose de pierre de taille; corbeille en saillie ne supportant qu'une invisible statuette; fenêtre sur trompe moulurée; jambages décorés par l'alternance de pierre brute et de pierre de taille; bandeaux ornements de motifs linéaires courant le long des façades; minicolonnes de pierre insérées dans une niche au-dessus d'impostes fixes; coquillage sculpté en ronde-bosse, serti dans un carré ciselé fermé par des grecques, et d'autres encore. Tous ces éléments décoratifs ornant l'appareil originel miroitaient dans l'ombre d'une architecture plurielle et révolue. Réminiscences romanes, pastiches néo-classiques, raffinement art déco se côtoyaient allègrement sur les pans de façades inviolés du bâtiment.

Le large ruban du dernier étage à fausse mansarde munie de lucarnes coiffées de frontons sévères était revêtu de tôle galvanisée de couleur brune. Ce matériau disgracieux et brutal recouvrait également une fenêtre en encorbellement plaquée au niveau du troisième étage de la façade latérale et servait de chambranle géante à une nouvelle fenestration masquant ainsi une zone de la façade est.

Mais le sort réservé au rez-de-chaussée de l'immeuble, occupé par un restaurant, n'avait rien de comparable. À ce niveau, l'enveloppe de pierre du mur principal avait été entièrement dépiautée et remplacée par un mur de brique blanche vernissée dans lequel étaient percées la porte d'entrée du restaurant ainsi que deux longues baies vitrées. De par sa facture, cette brique rappelait la fragilité des décors de théâtre. La façade latérale, à ce niveau, avait subi un traitement bien différent: à la pierre d'origine succédaient de longues pièces de madrier que l'on s'était appliqué à peindre d'un

vert on ne peut plus lime et voyant. Sous son déguisement de «punk anarchiste», le rez-de-chaussée proclamait sa séparation définitive d'avec le reste du bâtiment, nettement négligé, ignoré même.

Devant cet immeuble malaimé, blessé, balaféré, écorché vif, devant ce collage, ce montage, cette prothèse et ces égratignures, bref devant ce beau désastre architectural, je ne pus que me taire et constater que la laideur, comme la beauté, bizarrement, dérange... et attire. Cet extérieur si extraordinaire dans toutes ses difformités, ses ambiguïtés et son chaos, cette image gonflée de bidules et de gadgets architecturaux, ce mélange inouï de matériaux chatouillèrent ma curiosité: je n'avais plus d'autres choix que celui d'entrer.

Avant de m'engager sous le «porche» abritant la porte d'entrée vitrée du restaurant («porche» consistant en une toiture de tôle ondulée soutenue par de maigres piliers carrés en fer rouillé), je jetai un dernier regard sur ce pauvre corps d'architecture si cruellement — ou risiblement — bandé. Sous le toit, au point de rencontre des murs, une double enseigne à néon démodée se déployait horizontalement comme des ailes dont les extrémités griffaient les arcatures des fenêtres adjacentes. Des lettres rondes, éteintes et usées révélèrent le mot DENO'S. Sous le D de DENO'S, une seconde double enseigne à néon descendait jusqu'au premier étage en longeant l'encoignure. D'autres lettres d'une typographie différente, plus conventionnelle, défilaient verticalement, les unes à la suite des autres formant le mot RESTAURANT qui se répétait de la même manière le long de la façade latérale.*

Le premier mot me fit sourire songeusement. Il me rappelait Délos, une île des Cyclades que j'avais visitée bien avant que le PQ soit porté au pouvoir; Délos, île minuscule jonchée de ruines mémoriales et où des lionnes géantes de marbre blanc bordent encore l'unique voie sacrée; Délos surtout, là où aucun être humain n'avait le droit de naître ou de mourir. Le second mot me fit également sourire, mais autrement. *Restaurant*, mot de la même famille que *restaurer*, c'est-à-dire remettre dans son état ancien, rétablir. Et

* Même l'affichage unilingue anglais avait été ignoré par les commissaires de la Loi 101.

qu'avais-je devant moi? Une étoffe usée et bariolée; une image bâtie qui me dérangeait.

Sur ce double sourire j'entrai dans les limbes intérieures du *Deno's Restaurant*.

Aussitôt, et sans trop savoir pourquoi ni comment, s'empara de moi l'impression troublante de me trouver ailleurs que là où j'étais entrée. Cette impression persistait et augmentait au fur et à mesure que je me mis à observer ce qui m'entourait.

C'était une grande pièce rectangulaire où l'ameublement réglementaire, distribué méthodiquement dans l'espace, semblait flotter comme dans un vêtement trop ample. Bancs, tables et chaises, confectionnés dans des matériaux légers et factices, paraissaient presque irréels dans leurs couleurs blafardes. Ils offraient au regard des contrastes maladifs glissant du jaune beige au rose-aspirine-pour-enfants, en passant par un vert turquoise délavé qui me rappelait, non sans répugnance, la couleur des murs intérieurs de la petite école des années cinquante. Même la présence de quelques clients, des habitués sans doute, leurs chuchotements ténus, contribuaient à préserver cette teinte d'irréalité qui s'immisçait dans le décor entier du restaurant. Quelque chose d'oblique et de transversal, d'artificiellement moderne et de faux coulait le long des murs, rampait entre les tables pendant que dans ce décor dilué résonnait très haut un vieil air de juke-box.

À vrai dire, rien ne me retenait plus ici, dans ce restaurant gréco-italiano-montréalais où l'on offrait au menu des souvlakis à la chinoise! Non, rien ne me retenait plus ici, et pourtant je persistais à rester, devant un mauvais café, comme si j'attendais que quelque chose se dégage du passé, sorte de ces murs masqués, se répande dans ce décor poudré de couleur fades et molles, dans ce décor marqué d'un mauvais goût si banal et si prenant à la fois qu'il me fascinait.

*

Et l'architecture? Elle est partout. On ne peut pas ne pas la voir. Qu'elle s'affiche ou se dissimule, elle déploie tous ses pouvoirs sur nous. Obscène d'abord, parce que trop présente; ambivalente

aussi, de par sa relation extérieur/intérieur dont le passage de l'un à l'autre révélait souvent une double personnalité imprévisible, ou sans lien apparent. Mais quelque part également, l'architecture précédait la manière de construire, de capturer et de diriger l'espace, précédait son propre langage. Démons et merveilles de l'imaginaire humain qui se dresse dans l'espace urbain...

Perdue dans ces réflexions, je m'aperçois qu'il vaut mieux pour moi, profane, laisser la parole aux experts.

Témoin anonyme d'un immeuble au visage outragé, j'avais néanmoins découvert le plaisir du regard architectural.

Et maintenant, attablée dans le *Deno's Restaurant* où je n'avais jamais mis les pieds auparavant, attentive et troublée, j'écoute un corps architectural inanimé qui me parle.